



Réception d'Alain Bosquet de Thoran

DISCOURS DE CHARLES BERTIN
A LA SEANCE PUBLIQUE DU 23 JANVIER 1999

Je ne vous étonnerai sans doute pas, Monsieur, si je vous avoue qu'à l'instant de saluer votre entrée dans notre compagnie, je me trouve partagé entre deux sentiments d'apparence contradictoire : le plaisir de vous souhaiter une bienvenue pleinement justifiée par votre talent et par votre œuvre, et la mélancolie qui me monte au cœur en songeant que cette bienvenue trouve son occasion dans un des deuils les plus douloureux qui aient assombri nos Lettres.

Je sais bien qu'il est dans la vocation de toute Académie de cultiver ses lauriers sur des tombes. Pour le dire avec plus de simplicité — comme je sais que vous avez du goût pour le sport, ma comparaison ne vous offusquera pas —, une institution comme la nôtre fonctionne, en ce qui concerne au moins le renouvellement de sa composition, à la manière de ces courses de relais qu'on dispute sur la cendrée des stades, où le témoin se transmet incessamment d'une main à l'autre. La seule différence, c'est que chez nous, il n'y a pas de ligne d'arrivée, ni de vainqueur : l'épreuve est permanente. J'en accepte la règle et ne conteste pas qu'il y a de la noblesse et même un côté assez stimulant dans cette pratique qui fait de nous les modestes maillons d'une chaîne infinie.

Mais vous succédez à Paul Willems et je me console mal qu'il ne soit plus des nôtres. Rassurez-vous ! Je n'ai pas l'intention d'empiéter sur le discours que vous prononcerez dans quelques minutes pour célébrer sa mémoire. Mais comment oublier que nous avons été, lui et moi, durant une longue suite d'années, compagnons de route en poésie et frères en toutes choses essentielles ? Comment

pourrais-je ne pas adresser un ultime salut de connivence affectueuse à cet homme qui avait reçu des dieux le pouvoir d'appivoiser les mystères et qui s'était créé par la vertu d'une lente appropriation amoureuse un domaine si singulier et si personnel dans le royaume de la feinte et de la féerie que, lorsque nous nous y aventurons à sa suite, en spectateurs ou en lecteurs, nous ne cessons d'avoir le sourire aux lèvres et les larmes aux yeux ?

C'est d'une œuvre profondément originale que Paul Willems a enrichi le patrimoine littéraire français. Il est significatif et il est beau que ce Flamand, un des derniers de son espèce, je le crains, ait jugé, comme sa mère Marie Gevers, qu'il n'y avait nulle contradiction entre l'enracinement et l'ouverture au monde, entre la fidélité charnelle à une terre et l'adhésion à la patrie mentale de la langue française.

Désormais, l'auteur de *La chronique du cygne*, accueilli enfin dans ce pays secret de la mémoire où les créateurs regagnent le bonheur perdu, se voit réuni pour toujours au cortège des personnages chers à notre imagination et à notre cœur à qui il a donné la vie. Il a retrouvé le petit peuple de ses créatures aux noms improbables et enchantés : Monsieur Nuche et Madame Pic, Don Vasouille et Pacottin, Astrophe et Paysage, Tourne et Cérémonie Duvent. Il les a rejoints dans cette patrie de son esprit où la musique est à trous, où les méduses ont des muselières, où les domestiques s'appellent Agréable et les mannequins Fenêtre, et où les maisons de la ville à voile allument leurs croisées le soir pour se regarder dans l'eau.

Monsieur, il y a plus d'un point commun entre l'univers de Paul Willems et le vôtre. Sans même évoquer les liens d'un lointain cousinage du côté des arrière-grands-parents que Marie Gevers vous rappelle dans une de ses lettres, vos deux familles sont unies par une parenté d'exigence culturelle et de sensibilité artistique qui vaut bien celle du sang. Chez les Bosquet et chez les Thoran, comme du côté de Missembourg, c'est à la musique, à la littérature et à l'art que, de façon toute naturelle, et de génération en génération, chacun se trouve redevable de ses bonheurs essentiels. Ce don d'écoute et de disponibilité à tous les plaisirs de l'humanisme se transmet par droit de naissance. Mais on n'a pas trop de toute la vie pour s'efforcer d'en être digne.

En ce qui vous concerne, Monsieur, si votre grand-mère ne vous apprend pas à lire dans *Télémaque*, comme l'avait fait celle de Paul, c'est sous la bénédiction de toutes les fées de la couleur et de la musique que vous vous éveillez à la vie. Car votre mère pratique la peinture. Votre père, Jean Bosquet, personnage multiple et infiniment séduisant, est un homme dont la constante curiosité fascine ses amis : polytechnicien, professeur à l'U.L.B., passionné de mathématiques et de Jean-Sébastien Bach, amoureux du chant grégorien et des poèmes de Maurice Scève, il mène de front quantité de travaux dans lesquels la science et l'art ont souvent partie liée — notamment sur l'électroacoustique et le tempérament musical dont il est un spécialiste internationalement reconnu. De surcroît, il est excellent organiste, et sa bibliothèque, selon vos propres dires, était somptueuse. C'est au milieu de ses livres que vous épêlez, dès l'adolescence, vos premières joies poétiques et romanesques : Proust, Valéry, Apollinaire.

Et la génération précédente n'est guère moins prodigue en talents. Vos deux grands-pères étaient tous deux musiciens : Émile Bosquet fut un pianiste de renommée européenne : premier lauréat à vingt-deux ans du concours Rubinstein, ami d'Eugène Ysaye, de Ferruccio Busoni, de César Cui, c'est lui qui assura la création en Belgique du 3^e *Concerto* de Rachmaninov et des *Valses nobles et sentimentales* de Ravel. Quant à votre grand-père maternel, son nom est bien connu de tous les amoureux de l'opéra : chef d'orchestre, il fut durant de nombreuses années directeur du Théâtre de la Monnaie. Je l'ai rencontré à plusieurs reprises dans les dernières années de sa vie, alors que sa concession se débattait déjà dans de graves difficultés financières. Je revois son visage acéré, sa haute silhouette d'aristocrate égaré dans le siècle, contraint de discuter gros sous avec les syndicats pour sauver la vie de son théâtre. C'était un gentilhomme d'une espèce devenue rare.

Vous n'êtes pas très disert sur le sujet, mais je doute que vous ayez été un écolier fort appliqué. Les études ne vous tentent guère, et vous fuyez quelque peu l'école, « comme fait le mauvais enfant » du poème de Villon. En fait, dès l'adolescence, toutes vos pensées sont tournées vers l'écriture. Et, déjà, vous tentez de donner forme et couleur à vos songes. Mais les contraintes de l'existence matérielle ne se laissent pas si aisément oublier. Par bonheur, c'est de façon plutôt plaisante qu'elles s'imposent à vous. Un destin d'agréable rencontre vous permet

d'entrer en qualité de secrétaire de rédaction au journal *Les Beaux-Arts* que dirige Lionel Giraud-Mangin au premier étage du palais, non loin de la petite galerie d'exposition. Vous y succédez à mon ami Serge Young, qui y exerçait jusqu'alors les fonctions de rédacteur en chef. Comme vous n'avez pas encore tout à fait vingt ans, on ne vous accorde pas le titre, mais vous saisissez l'occasion qui est belle, car le poste est un observatoire parfait de notre petit monde des Arts et des Lettres, et c'est un banc d'épreuve idéal pour vos forces neuves.

On a un peu oublié aujourd'hui — et c'est tout à fait injuste — le rôle considérable qu'a joué dans notre vie intellectuelle, au cours du quart de siècle qui a suivi la guerre, le journal *Les Beaux-Arts*. J'ose dire que, dans sa fonction spécifique, il n'a pas été remplacé. C'était un hebdomadaire à vocation purement culturelle, qui n'était pas seulement le moniteur des manifestations organisées dans l'enceinte du palais des Beaux-Arts, mais qui se tenait en permanence aux écoutes du monde de l'esprit. La qualité de ses collaborateurs belges, mais aussi étrangers, parmi lesquels je relève au hasard de ma mémoire, des noms aussi prestigieux que ceux d'Élie Faure, de Bernard Shaw, de Stephen Spender, de Mauriac, était remarquable, et ses grands numéros spéciaux, dont j'ai conservé la collection, étaient des merveilles. Pardonnez-moi, Mesdames, Messieurs, mais comme l'aurait dit Marcel Thiry, cela, fallait que je l'écrive...

C'est au cours de votre « stage » au journal que vous publiez, à vingt et un ans, sous le nom d'Alain de Thoran, votre premier recueil de vers, que vous intitulez *Terre habitable*. C'est une mince, fort mince plaquette, éditée comme il se doit à très peu d'exemplaires et imprimée, selon la formule que l'usage a consacrée, « aux dépens de l'auteur », — ce qui permet aux mauvaises langues d'ajouter aussitôt : « et du lecteur ». Le sarcasme est un peu facile, mais, dans le cas présent, il n'est pas totalement anormal, c'est même un signe de santé — vous êtes encore pourri de littérature et vous vous enivrez de mots. Ici et là, pourtant, parmi les poèmes d'amour qui composent *Terre habitable*, il y a l'une ou l'autre charmante réussite. Lorsque vous évoquez, par exemple, « les grandes fleurs patientes perdues dans tes yeux », mystérieusement le courant passe : il suffit de lui apprendre à passer plus souvent. Vous y arriverez un jour.

Ce n'est pas encore tout à fait chose acquise trois ans plus tard quand les Éditions des Artistes publient votre deuxième recueil, *L'invitation chimérique*.

Cette fois, vous avez un véritable éditeur, pour autant qu'on appelle ainsi ce délicieux personnage lunaire et farfelu — aussi peu homme d'affaires que peut le rêver un auteur de poésie — qui s'appelle Georges Houyoux. Ne vous méprenez pas C'est un salut que je lui adresse. Un certain nombre de poètes de ce pays, et non des moindres, lui doivent d'avoir entendu le son de leur propre voix : Ernest Delève, Roger Bodart, Liliane Wouters, Théodore Kœnig, Victor Misrahi, et j'en oublie... Non seulement vous avez un éditeur, mais vos vers vous valent des compliments de Gaston Bachelard, et Robert Guiette honore votre livre d'un « avant-dire » dans lequel il ne parle malheureusement pas du tout de vos poèmes.

Dans le domaine poétique que vous arpentez au cours de toutes ces années comme si quelque timidité vous retenait encore de franchir le seuil du royaume de la prose, j'avoue que mes préférences vont à un autre recueil, devenu lui aussi introuvable aujourd'hui, que vous avez intitulé *Petit guide pour la visite d'un château*. Il ne compte que quelques pages, mais elles sont significatives, car elles ménagent au cœur de ce qui n'est pas encore votre œuvre, mais va le devenir, une manière de « passage à gué » entre la poésie et la prose, une transition à la fois dans la forme et dans l'esprit. Ces textes appartiennent à cette littérature d'effusion que l'on rangeait jadis, au temps où les genres étaient bien définis, dans la catégorie des poèmes en prose. Ce qui me paraît particulièrement intéressant, c'est que dans ces quelques pages qui résonnent comme un prélude, on voit apparaître pour la première fois le thème du château qui va devenir prégnant désormais dans ce que vous écrirez : « J'ai rêvé, dites-vous, d'un château tout en terrasses et en phosphorescences, en toits d'oiseaux batailleurs, un château de fenêtres et de miroirs, et d'odeurs de forêts profondes, un château de saccage et d'incendie, merveilleusement habitable. »

On croirait une préfiguration de la demeure qui prête son décor au *Songe de Constantin* ou de celle que parcourent inlassablement, captifs de sortilèges indéchiffrables, les personnages de cet autre récit que vous avez appelé *Le Musée*.

Ce que vous ignorez encore, au moment où vous publiez ce *Petit guide pour la visite d'un château*, c'est que vous vous trouvez au bord d'un silence de onze années. Entre trente et quarante ans, vous ne publiez rien. Sans doute votre vie professionnelle est-elle devenue plus astreignante : vous faites désormais carrière dans la publicité. Mais il y a aussi le tribut payé à la paresse, et celui qu'on doit au

rêve. Ils se révéleront tous deux féconds, puisque c'est à la faveur de ce temps de silence que s'articulent progressivement en vous, avec la patience des formations coralliennes, le thème, la structure et les développements de votre livre majeur qui emprunte son titre à une fresque de Piero della Francesca, *Le songe de Constantin*.

Disons-le tout de suite ! Dès sa publication, ce récit m'est apparu comme une œuvre que l'avenir situerait dans les premiers rangs de notre littérature française en Belgique. C'est en 1973, alors qu'il n'en est encore qu'au début de son parcours d'éditeur que Jacques Antoine — encore un homme à l'égard de qui un certain nombre d'entre nous conservent à jamais une dette — la découvre et la publie dans l'enthousiasme. Bien sûr, le petit volume ne bat pas les records de vente. À l'exemple d'un certain nombre d'ouvrages de haute valeur, *Le songe de Constantin* ne s'adresse qu'aux « happy few » qui recherchent dans la création artistique une réponse aux questions fondamentales. Mais sa publication vous vaut le salut chaleureux de Pieyre de Mandiargues et un article dithyrambique d'Alain Jouffroy, qui, sur six colonnes dans *Opus international*, écrit du *Songe de Constantin* que « rien ne peut lui être comparé, sauf ce livre futur que l'on porte en soi et que l'on n'écrira peut-être jamais ».

Récit mystérieux, dont l'inspiration se situe à mi-chemin entre l'univers de Borgès et celui de Julien Gracq, constamment écrit à mots couverts, fondé sur l'orchestration subtile de la vision métaphorique d'une fin du monde, organisant au fil des événements qui s'y déroulent toute une série de mises en abyme, sa lecture nous introduit, comme l'écrit Alain Jouffroy, « dans un espace libéré de la chronologie où tous les temps deviennent contemporains », celui de l'empereur Constantin comme celui du narrateur qui est situé quelque part dans notre futur, celui du créateur de l'Académie des Jeux comme celui de la bataille d'Austerlitz dont nous vivons la reconstitution au cours de manœuvres militaires dans les dernières pages de l'œuvre.

Ce qui m'a le plus vivement séduit dans votre livre, qui, à son niveau de crédibilité le plus élémentaire, pourrait n'avoir d'autre propos que d'évoquer les vacances forcées d'une armée en retraite et de son état-major dans un château abandonné, c'est précisément cette incessante vibration temporelle qui bouscule sans ménagement les enjeux du récit, rend illusoire toute frontière entre la réalité

et la fiction et dépayse le lecteur qui se retrouve transporté comme par magie au cœur de l'univers de la pure représentation.

Au cours de cette même année 1973, pour vous délasser sans doute de l'effort d'intense concentration créatrice qu'avait représenté l'écriture du *Songe de Constantin*, et aussi parce que la poésie demeure votre mode d'expression le plus naturel et le plus spontané, vous publiez chez Jacques Antoine un livre de poèmes qui s'appelle *Navisence*. C'est le nom d'un torrent des montagnes de Suisse avec lequel vous entretenez un dialogue nourri d'interrogations et de perplexité : « Je sais que mes pauvres mots aussi / Conduisent à la solitude. / Écrire, longue chasse crépusculaire / Où la vérité toujours se dérobe... »

Vous allez consacrer les trois années suivantes à cette « longue chasse crépusculaire » en vous plongeant dans la composition du plus singulier de vos livres, *Le Musée*, que Jacques Antoine publie en 1976. Récit chatoyant et baroque, plus énigmatique encore que *Le songe de Constantin*, son personnage central est un château situé dans un bourg imaginaire de l'Italie du Sud, qui ressemble à s'y méprendre à la célèbre forteresse octogonale de Castel del Monte construite par Frédéric de Hohenstaufen au cœur des Pouilles. Selon la donnée de votre récit, le château a été prétendument transformé en un musée d'instruments de chronométrie et d'optique et c'est la visite de ce musée par un groupe de touristes réunis par le hasard que l'œuvre nous raconte. Cette visite se fait sous la conduite d'un enfant qui affirme en être le gardien, et le moins que l'on puisse dire est qu'elle conduit ses participants de surprise en surprise : de la salle des masques au cabinet des textes, du salon des miroirs à la galerie des bijoux, de la salle de la sphère de cristal à la chambre des nourritures, ils parcourent dans un dépaysement absolu un univers clos où l'illusion est reine, où le mirage fait la loi, où les trompe-l'œil orientent si magiquement leurs esprits qu'ils se découvrent en proie à des pulsions inconnues devant une image totalement bouleversée d'eux-mêmes. Le guide-enfant a brusquement disparu, les visiteurs errent indéfiniment de salle en salle, de reflet en reflet, jusqu'à l'instant où, l'épreuve apparemment terminée, le voile des mirages se déchire et les rend à la lumière du jour.

Livre fascinant, *Le Musée* est une œuvre moins chargée sans doute du poids de questions essentielles que *Le songe de Constantin*, elle est certainement d'une inspiration plus gratuite, mais elle se fonde sur une remarquable virtuosité

d'écriture : l'extrême précision poétique qui colore la description des différentes salles du musée est tout à fait saisissante.

Comme vous semblez avoir pris goût à l'alternance entre la prose et la poésie, dans le souci probablement de vous divertir de l'une par l'autre, votre publication suivante, chez Jacques Antoine, est un recueil de poèmes : *Petite contribution à un art poétique, ainsi qu'à l'éclaircissement de la condition de poète, suivie de quelques poèmes antérieurs*. D'emblée, la longueur même de votre titre et l'esprit dans lequel vous l'avez conçu avertissent le lecteur qu'en dépit de la gravité éventuelle des sujets traités, les poèmes qu'il contient ne veulent pas se prendre trop au sérieux.

Il y a pourtant, dans cet ensemble très divers, à côté de quelques fantaisies qui jouent plaisamment de l'assonance et de la contre-assonance, plusieurs textes plus graves, dédiés à quelques amours qui aimantent votre vie : votre femme, la poésie, l'opéra, et une petite maison que vous possédez en Toscane : « Maison qui n'as vu naître personne parmi nous, / Nous sommes venus à toi en cherchant notre terre / Et du premier regard nous t'avons reconnue... »

En 1986, dix ans après *Le Musée*, Jacques Antoine publie un livre de vous qui, pour une fois, n'est ni un récit ni un recueil de poèmes. Il porte un bien joli titre : *Traité du reflet*. L'affrontement concerté des deux termes, qui institue le principe d'un dialogue entre le propos d'un ouvrage didactique et la subtilité impondérable de l'image d'une image est d'un effet tout à fait rafraîchissant pour l'esprit. Les lecteurs du *Musée* savaient déjà que le jeu des reflets et les perspectives infinies que leur bon usage ouvrent à l'imagination figuraient au nombre de vos préoccupations : la description de la salle des miroirs du château de Lucera et l'évocation de la multiplicité des leurres que les relations croisées de la lumière y engendrent est un des morceaux de bravoure de votre récit. C'est d'ailleurs un trait qui s'ajoute aux affinités qui vous lient à Paul Willems. Il était lui aussi docteur en ce domaine : rappelons-nous le vieux Bulle dont le filet en était rempli les jours où la pêche était bonne. Souvenons-nous de la quête de Josty à travers la ville à voile de son enfance.

Votre traité passe en revue avec beaucoup de poésie et de sérieux (je vous prie d'excuser le pléonasme) le rôle et les variations du reflet à travers l'histoire de l'art et celle de la musique, où il trouve dans les miroitements des trilles, les motifs répétés en écho, la cascade étincelante des vocalises quelques-unes de ses plus

séduisantes formes d'expression. En poésie même, l'image ne fonde-t-elle pas une partie de son pouvoir sur le principe du reflet ?

C'est encore à une manière de promenade que votre livre suivant nous convie. Promenade elle aussi intérieure, promenade en forme de méditation, que vous intitulez *Deux personnages sur un chemin de ronde* et qui vous est inspirée par un des chefs-d'œuvre de la peinture, le *Saint Luc dessinant la Vierge* de Roger de la Pasture. Vous vous souvenez sûrement, Mesdames et Messieurs, du tableau de Bruges où l'on voit le saint dans sa longue robe rouge, mi-debout, mi-agenouillé, dans la position extrêmement inconfortable d'une sorte de gène flexion suspendue, en train de peindre la Vierge sans la regarder, les yeux dans le vague, comme s'il la dessinait par cœur. Pour accroître la difficulté, il le fait à main levée, sur une feuille dépourvue de tout support, c'est-à-dire dans des conditions idéales pour manquer son entreprise. Nous savons aujourd'hui qu'il ne l'a pas manquée, mais il faut bien que les miracles servent à quelque chose. Près de lui, la Vierge, en somptueux manteau bordé d'or, donne le sein à un nourrisson squelettique qui, à l'image de nombre de ses semblables dans l'histoire de la peinture, ressemble moins à un bébé qu'à un vieillard flétri par l'interminable spectacle des misères humaines. Mais, si j'ose dire, l'important n'est pas là. L'important pour vous, Monsieur, réside dans l'attitude des deux personnages, un homme, une femme, que nous apercevons à l'extérieur, entre les colonnes du balcon. Nous ne connaissons jamais leur visage, puisqu'ils ne manifestent aucun intérêt pour le chef-d'œuvre que Luc est en train de composer à la faveur du miracle que vous savez, et qu'ils nous tournent le dos. Qui sont-ils ? Il est admis qu'il s'agit d'Anne et de Joachim, les parents de la Vierge. Que font-ils ? Ils sont debout face au parapet d'un chemin de ronde et ils contemplent le paysage qui se déroule à leurs pieds, un de ces paysages avec fleuve, montagnes, arbres, maisons et même personnages, comme les peintres de l'époque aimaient en décorer le fond de leurs tableaux. Ici, ce qu'ils regardent, c'est la ville de Bruges idéalisée par de la Pasture, c'est le fleuve et ce méandre lointain où la voile d'un navire va peut-être apparaître.

Tel est, Monsieur, le point de départ, au sens propre comme au sens figuré, de votre méditation sur les chemins de ronde. Elle vous conduit et nous conduit, avec les hésitations, les pauses et les repentirs de toute flânerie intelligente, de la grande muraille de Chine au tour de France des compagnons et à celui des

coureurs cyclistes. Elle nous mène des chemins de l'amitié (Goethe et Schiller sur les remparts d'Iéna, Beethoven et Schindler sur ceux de Vienne) jusqu'à ceux de la fureur et de la haine (vous ne citez pas le Gordel, que vous auriez pu évoquer, mais la ronde autour des remparts de Troie du cadavre d'Hector traîné par les chevaux d'Achille). Enfin, après nous avoir rappelé que le cloître est l'envers même du chemin de ronde en ce qu'il refuse tout regard vers le monde extérieur, vous nous proposez pour l'agrément de notre mémoire un aimable recensement de ces lieux consacrés par l'histoire des hommes : Aigues-Mortes, Brouages, Sienne, Lucques, Langres, Semur-en-Auxois, Carcassonne, Avila, et j'en oublie. Je me permettrai tout de même, Monsieur, d'en ajouter un à votre collection, mais c'est à titre posthume, puisque la sottise de notre siècle l'a détruit : je pense aux boulevards de Mons qui, dans ma jeunesse, déployaient encore, sur le tracé des anciens remparts, le quadruple anneau de feuillage de leurs arbres magnifiques. Charles Plisnier a écrit un jour qu'il « fallait une heure pour en faire le tour, juste la longueur d'un rêve ». Aujourd'hui, pour honorer les dieux de l'automobile, cette ceinture de tendresse a fait place à un horrible nœud coulant de béton et de ciment qui étrangle la ville.

Après le double et long détour par la réflexion philosophique que les deux livres dont nous venons de parler ont imposé à votre esprit, vous revenez en 1992 à la littérature de pure fiction en publiant chez Michel Bourdain, aux Éditions du Talus d'approche, un recueil de nouvelles intitulé *La petite place à côté du théâtre*. Cette œuvre vous vaut cette année-là le prix Rossel. Signalons en passant que Michel Bourdain vous fera l'amitié un peu plus tard de rééditer *Le songe de Constantin*, devenu introuvable en librairie.

Ces cinq récits — ce sont plutôt des récits que des nouvelles — ont des sujets extrêmement différents, mais ils puisent leur inspiration dans un terreau identique : le questionnement angoissé du temps sous la menace — je vous cite — « de cet astre central, rayonnant et noir qu'est la mort ».

Ce qui les rassemble aussi par-delà cette obsession majeure, c'est qu'en toute occasion, vous vous y attachez à débusquer, au cœur de l'univers visible qui est en apparence votre décor, les éléments d'une surréalité qui fait surgir tout à coup l'incompréhensible dans le cours de l'ordinaire. Si bien qu'au fil des événements, votre lecteur se laisse gagner malgré lui par le sentiment que, derrière l'écorce des

choses, palpite un autre monde qui échappe à notre pouvoir et même à notre compréhension.

Dernier point commun aux récits qui composent *La petite place à côté du théâtre* : le dialogue que vous y instituez de façon naturelle entre les diverses formes d'expression de l'art. Un des plaisirs les plus subtils que dispense votre œuvre est le libre jeu qu'y joue la symbolique et le plain-pied constant qu'elle organise entre l'écriture, la sculpture, l'architecture et la musique. C'est la musique qui tient de loin le premier rôle : elle règne sans rivale dans trois récits sur cinq. Mais avons-nous le droit de nous en étonner ? Elle retrouve ici la place souveraine qu'elle a toujours occupée dans votre vie...

Nous voici maintenant arrivés au seuil de votre livre le plus récent, qui date de deux ans à peine. Vous l'avez publié également aux Éditions du Talus d'approche et vous l'avez appelé *Portrait de l'amateur*.

Pour qui vous connaît un peu, le titre apparaît d'emblée sans mystère. Il suffit de parcourir quelques lignes pour vous retrouver dans le personnage de votre modèle. Autoportrait donc... C'est un art qui peut se prévaloir de fastueuses lettres de noblesse dans l'histoire de la peinture, mais il est loin d'être sans périls : l'entreprise soumet celui qui s'y livre aux tentations contradictoires de la vanité et de l'excès de modestie. S'il met quelque complaisance dans ses dires, on l'accusera de se vanter. S'il contrôle trop étroitement sa confiance, il manquera son propos.

Vous avez incontestablement réussi votre entreprise et j'ai goûté beaucoup de plaisir à vous lire. Sans énoncer jamais de références trop précises aux événements réels de votre vie vécue, votre livre module une manière d'autobiographie intellectuelle qui propose subtilement un parcours exemplaire à votre vie rêvée.

Vous campez autour de votre narrateur tout un cercle d'amis, qui, je l'imagine, présente quelque ressemblance avec celui que vous fréquentez dans la vie, — un groupe aimable de gens très divers et très semblables à la fois, disposant de larges loisirs, intelligents, sensibles, cultivés, artistes ou aimant les artistes, plutôt snobs, mais charmants, qui pratiquent la dérision comme un art, qui se plaisent, selon les meilleures traditions de l'humour, à dissenter avec gravité des choses légères et avec légèreté des choses graves, qui ne manqueraient pour rien au monde le dernier Woody Allen, et qui font leur « jogging » quotidien autour du lac du bois de la Cambre. On court beaucoup dans votre livre, mais on devise plus

encore. En somme, une certaine bourgeoisie intellectuelle plutôt bien rentée — il est difficile d'être un bon amateur si l'on n'a pas un sou — fondamentalement ucloise, du genre qu'on désigne avec une ironie sans méchanceté, sous le nom de « Bruxelles 18 », extrêmement proche au fond de ce qu'a dû être, dans les années 20, le milieu où évoluait Odilon-Jean Périer. J'ai souvent pensé, devant les joutes verbales que vous évoquez, à cette admirable pièce, qui s'appelle *Les Indifférents*, la seule qu'il ait écrite, et qui fit un triomphe, voici plus de vingt ans, au *Rideau de Bruxelles*. Il y a de nombreuses affinités entre ses personnages et ceux qui peuplent les soirées de votre livre, mais vos amis n'ont ni leur insolence, ni leur férocité.

Et c'est ainsi, Monsieur, que vous me fournissez vous-même l'occasion de terminer mon discours par où, sans doute, j'aurais dû le commencer : par votre portrait. Je me suis, par exemple, quelquefois demandé, en le composant, comment je pourrais faire entendre, sans être désobligeant, que je vous soupçonnais d'être un peu paresseux. Et voilà que vous le proclamez vous-même : « L'amateur, écrivez-vous, remet volontiers son travail au lendemain. » Et ceci, qui est délicieux : « L'amateur prend surtout des notes. » Cette simplicité exempte des détours de la ruse et du faux-semblant est une des qualités que j'aime en vous : rares sont les écrivains qui sont capables d'écrire de temps à autre un très beau livre sans se prendre en permanence trop au sérieux. Je vous cite une fois encore : « Le principe de base de l'amateur est le plaisir. » Et plus loin, « l'amateur est parcimonieux de ses certitudes ».

Vous l'ai-je déjà confié, Monsieur ? J'ai su, bien avant de vous rencontrer, que vous étiez un homme selon mon cœur. Je l'ai su, en découvrant il y a vingt-cinq ans dans *Le songe de Constantin* que vous aviez eu l'idée brillante de conférer droit de cité romanesque à une Académie des Jeux appelée à symboliser dans une société idéale la fusion harmonieuse de toutes les formes de la pensée, de la science et de l'art. Cette pensée est au cœur de mes rêves depuis longtemps : je regretterai toujours de ne pas lui avoir donné forme avant vous.

Depuis lors, nous sommes devenus concitoyens. Nous habitons la même commune à difficultés de la périphérie bruxelloise que les hasards de la géographie et de l'Histoire ont située à la frontière de deux cultures. Et, sans doute, le fait de subir ensemble les mêmes tracasseries puérides d'un pouvoir de tutelle affligé d'un complexe d'infériorité débilisant qu'il tente de dissimuler sous le masque de

l'arrogance a-t-il créé entre nous une naturelle fraternité de comportement. Mais j'espère avoir montré dans ce discours que bien d'autres liens plus subtils nous unissent, et qu'entre les genêts de votre avenue et les érables de la mienne, il y a autre chose qu'une simple connivence florale ou bocagère.

Vous voici donc désormais des nôtres. Soyez le bienvenu.

Copyright © 1999 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer ce discours :

Réception d'Alain Bosquet de Thoran. Séance publique du 5 juin 1999. Discours de Charles Bertin [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1999.
Disponible sur : < www.arlfb.be >